

Les étranges lunettes de Ronald Rudin

Fernand Harvey and Paul-André Linteau

Volume 51, Number 3, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005465ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005465ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvey, F. & Linteau, P.-A. (1998). Les étranges lunettes de Ronald Rudin. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(3), 419–429.

<https://doi.org/10.7202/005465ar>

LES ÉTRANGES LUNETTES DE RONALD RUDIN

FERNAND HARVEY
INRS - Culture et Société

PAUL-ANDRÉ LINTEAU
*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

Dans un article paru dans le dernier numéro de la *RHAF*¹, l'historien Ronald Rudin donne une bien étrange interprétation d'un article que nous avons publié dans cette même revue en 1972². Il y reprend des arguments qu'il avait auparavant avancés dans son dernier livre³.

Rappelons d'abord les faits. Notre article faisait une présentation plutôt descriptive des caractéristiques des articles de la *RHAF* et de leurs auteurs pendant les vingt-cinq premières années d'existence de ce périodique scientifique. L'enquête ne reposait pas sur une analyse de contenu, mais sur un simple classement des articles en fonction de la période, de la région et du problème étudiés, et de l'ethnie principalement concernée; nous avons aussi classé les textes selon qu'ils s'appuyaient sur la méthode historique classique ou qu'ils avaient recours à des méthodes empruntées aux sciences humaines. Quant aux auteurs, nous les avons classés selon le niveau de formation, l'origine ethnique, le sexe, le statut de clerc ou de laïc et le lieu de travail. Les résultats étaient présentés pour l'ensemble des 25 ans et pour trois périodes: 1947-1955, 1955-1963 et 1963-1972.

En conclusion, nous avons cherché à dégager la signification des résultats. Nous avons aussi risqué une explication à propos de la prédominance de la Nouvelle-France pendant les deux premières périodes: le

1. Ronald Rudin, «Regards sur l'IHAF et la *RHAF* à l'époque de Groulx», *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, 51,2 (automne 1997): 201-221.

2. Fernand Harvey et Paul-André Linteau, «L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, 1947-1972 - aperçus quantitatifs», *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, 26,2 (septembre 1972): 163-183.

3. Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec* (Toronto, University of Toronto Press, 1997), 294 p.

fait que la société québécoise serait passée d'une phase de valorisation à une phase d'explication.

Il convient de dire d'abord un mot à propos du sens du mot valorisation (en anglais, le sens le plus proche serait *valuation*), que Ronald Rudin ne semble pas comprendre. Ce mot apparaît d'abord en économie et signifie l'augmentation de la valeur ou du prix de quelque chose (par exemple, la valorisation du capital d'une entreprise); il suffit de lire régulièrement les pages économiques de nos quotidiens pour savoir que cet usage du mot reste limité à l'Europe francophone et qu'il n'a pas tellement cours au Québec. En sciences humaines, c'est d'abord la psychologie (vers 1930) qui l'utilise dans le sens de «conférer une plus grande valeur à...»; on y parle souvent de valorisation de soi (en anglais, *self-actualization*⁴). Au Québec, c'est ce deuxième sens qui est adopté. Dans les années 1970, et peut-être avant, le nom valorisation et le verbe valoriser y sont clairement passés dans la langue courante dans le sens d'accorder une plus grande valeur ou importance à quelque chose ou à quelqu'un. Leurs antonymes, dévalorisation et dévaloriser, renvoient aux phénomènes inverses. La valorisation relève donc de la motivation, de l'intention d'une personne (dans le cas présent, de l'historien ou de l'historienne). Contrairement à ce que prétend Ronald Rudin, elle n'a aucune connotation de faible caractère scientifique. Un historien chrétien peut très bien valoriser le spirituel, un historien athée, le matériel, sans que cela en fasse nécessairement de mauvais chercheurs; le contraire peut être aisément vérifié.

Pour en revenir à notre explication de 1972, nous reconnaissons aujourd'hui que l'opposition entre valorisation et explication contenait une certaine dose de naïveté. Il faut admettre que, plutôt qu'une polarisation aussi nette, l'essentiel de la production historique contient à la fois des éléments de valorisation (et de dévalorisation) et des éléments d'explication, dans des proportions variables selon les auteurs. Il faut aussi admettre que la tendance à la valorisation (ou à la dévalorisation) ne s'est pas éteinte avec les années 1960, ce dont la production subséquente, la nôtre et celle de Ronald Rudin y compris, fournit de nombreuses illustrations. L'objet de cette valorisation a évidemment évolué, passant ici de la société rurale à la société urbaine, là de l'organisation religieuse à l'organisation syndicale, féministe...

4. Paul Robert, *Le Grand Robert de la langue française* (Paris, Le Robert, 1986), X: 636. Deuxième édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey. Voir aussi *The Random House Dictionary of the English Language* (New York, Random House, 1987), 21 et 2103. Second edition, unabridged.

On le voit, nous sommes tout à fait disposés à remettre en question une de nos interprétations, à mieux l'expliquer, à la nuancer ou à la modifier. Si Ronald Rudin nous lançait ce défi, il s'agirait d'un sain débat. Mais le problème n'est pas là: Ronald Rudin a complètement déformé le sens de ce que nous avons dit et nous a attribué des affirmations que nous n'avons jamais faites.

Comparons d'abord les deux textes:

Comment expliquer l'importance considérable accordée au Régime français dans la *Revue* pendant près d'une vingtaine d'années et sa diminution tout aussi spectaculaire par la suite? On ne peut ici s'empêcher de faire le lien avec l'évolution de la société québécoise. Plusieurs explications sont possibles. Nous y voyons pour notre part le passage de la valorisation à l'explication. En d'autres termes, à une époque où la valorisation du passé était considérée comme une des premières préoccupations de l'historien, la Nouvelle-France devenait un objet d'étude idéal. Parallèlement aux nouvelles interrogations de la société québécoise au cours des années 1960, on aurait cherché dans l'histoire l'explication d'une situation actuelle plutôt que l'image d'un paradis perdu. D'où l'importance plus grande accordée au 19^e et au 20^e siècle. (Harvey et Linteau, 181)

Groulx est peint sous un jour à peine plus favorable dans l'analyse de Fernand Harvey et de Paul-André Linteau, parue pour souligner le vingt-cinquième anniversaire de la *RHAF*. Ces auteurs reconnaissent que Groulx a fixé «des normes assez élevées relativement aux collaborateurs», mais ils font remarquer que la *Revue*, sous sa direction, était vouée à «la valorisation du passé». Ce n'est qu'après la mort de Groulx que la *Revue* a fait «le passage de la valorisation à l'explication». (Rudin, «Regards ... », 203)

On voit immédiatement l'ampleur de la déformation. Ce qui, dans notre texte, était décrit comme un phénomène de société, devient sous la plume de Rudin la seule responsabilité de Groulx et de la *Revue*. Ça n'a aucun sens. Groulx n'écrivait pas lui-même le contenu du périodique, il était tributaire de ce que les historiens lui fournissaient et, dans les années 1950, environ la moitié de leurs articles concernaient la Nouvelle-France. Certes, en tant que directeur, Groulx exerçait un choix parmi les textes qui lui étaient soumis - ce choix était d'ailleurs dépendant, comme dans toutes les revues, de la quantité et de la qualité de ces textes -, mais nous n'avons aucune preuve que Groulx était réfractaire à de nouveaux sujets ou à de nouveaux auteurs. On peut d'ailleurs rappeler le nombre élevé d'auteurs - 206 en 25 ans - publiés dans la *RHAF* et

quand, dans la première moitié des années 1960, est apparue une nouvelle génération d'historiens - les Andrée Désilets, André Lachance, Marc Lebel, Jean-Pierre Wallot - Groulx a publié leurs travaux. Les transformations qui sont alors apparues dans la société québécoise, et chez les historiens, n'avaient rien à voir avec Groulx ou avec sa mort.

La déformation que Ronald Rudin fait subir à nos propos apparaît encore plus clairement dans son livre⁵. Plutôt que de traduire notre «valorisation» par *valuation* ou *self-actualization*, il l'a rendu par *hero worship*. Il s'agit là d'une réduction inacceptable. Tous savent, sauf apparemment monsieur Rudin, que la valorisation de la Nouvelle-France, à laquelle nous faisons allusion, dépassait de beaucoup la célébration des héros: c'était un ensemble d'institutions, une société, une façon de vivre, une vision du monde qui étaient valorisés. Plus grave encore, plutôt que de traduire notre «explication» par *explanation*, il écrit *serious analysis*. C'est inacceptable. Jamais notre texte n'a examiné le caractère sérieux ou pas des travaux publiés ou leur rigueur scientifique. Jamais nous n'avons prétendu que valorisation était synonyme de manque de sérieux. En d'autres termes, Ronald Rudin a fabriqué un faux et nous le présente comme vrai.

Cette déformation permet à Ronald Rudin de nous classer - avec des bémols dans son article, mais sans réserves dans son livre - parmi ceux qui, selon lui, ont critiqué la qualité scientifique de l'œuvre de Groulx. Nous en sommes abasourdis! Jamais, dans notre article, avons-nous étudié la qualité scientifique des travaux de Groulx, ou de qui que ce soit, d'ailleurs. Nous avons même écrit, dans notre conclusion, que: «Le cadre de notre analyse nous empêche de porter un jugement d'ordre qualitatif sur les articles produits⁶.»

Notre contact avec Groulx s'est surtout fait sur le plan personnel. En 1966 et 1967 - et jusqu'à quelques jours avant sa mort -, alors que nous étions étudiants à l'Université de Montréal, Lionel Groulx nous a reçus à plusieurs reprises dans son bureau de la rue Bloomfield. Il nous a fait un accueil très chaleureux, passant plusieurs heures à parler avec nous des transformations que vivait le Québec, de l'importance de l'histoire et surtout de cette œuvre qu'il chérissait particulièrement: la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Il nous a expliqué sa conception du rôle d'un directeur de revue et la façon dont il voyait la production d'un numéro, des leçons que nous n'avons jamais oubliées par la suite. Nous

5. Rudin, *Making History...*, 5.

6. Harvey et Linteau, 182.

avons donc gardé un souvenir très positif de l'homme et du directeur de la *RHAF*.

Quant à son œuvre historique, nous devons avouer que nous l'avons peu fréquentée. Certes, étant étudiants, nous en avons lu quelques extraits et produit des résumés de lecture. Mais, pour l'essentiel, notre évolution nous a ensuite amenés sur des terrains (l'histoire contemporaine, l'histoire sociale, l'histoire urbaine...) que Groulx lui-même n'avait pas tellement explorés, de sorte que nous n'avons guère eu à utiliser ses travaux. Nous n'avons donc jamais fait d'étude systématique de la production historique de Groulx, encore moins de la qualité de sa recherche. Et, contrairement à ce que prétend Ronald Rudin, nous n'avons jamais rien publié, ni dans notre article, ni ailleurs, sur ce sujet.

Dans son livre, Ronald Rudin fait suivre immédiatement la phrase où il déforme nos propos de la phrase suivante: «Accordingly, the great march from Groulx's subjectivity to revisionist objectivity had come to an end⁷»; dans la conclusion de son article, il fait le même genre d'insinuation⁸. En ce qui nous concerne, c'est encore là un procédé proprement scandaleux. Dans nos cours de méthodologie de première année, à l'université, nous avons bien appris, et bien retenu par la suite, que l'histoire objective n'existe pas. Nous savons que la personnalité de l'historien - y compris ce qu'il valorise ou dévalorise -, que sa formation, que la société dans laquelle il vit, que tout le présent orientent et affectent les questions qu'il pose au passé et l'interprétation qu'il en donne. Cela est vrai pour Garneau, pour Groulx, pour Brunet, pour Ouellet, pour Rudin, pour nous ou pour tous les autres historiens. À cet égard, le sociologue Fernand Dumont a bien montré le sens de la pratique historique telle que formulée dans l'œuvre de Lionel Groulx⁹.

L'ancrage de l'historien dans le présent ne l'empêche pas pour autant de respecter de son mieux une certaine rigueur scientifique, en examinant l'ensemble des sources disponibles sur son sujet, en ne falsifiant pas des documents, etc. Notre article allait d'ailleurs dans le sens de cet ancrage en proposant d'expliquer l'évolution de la *Revue* par celle de la société québécoise. C'est pourquoi nous n'avons jamais parlé d'objectivité ou d'histoire objective. Nous ne nous prétendons pas plus objectifs que nos prédécesseurs ou nos successeurs; nous ne le sommes

7. Rudin, *Making History...*, 5. Rappelons que, dans divers textes, Rudin nous associe explicitement et nommément à ceux qu'il appelle les révisionnistes.

8. Rudin, «Regards...», 219-221.

9. Fernand Dumont, «Mémoire de Lionel Groulx», *Le sort de la culture* (Montréal, L'Hexagone, 1981), 261-283.

pas. Nous sommes seulement différents, d'une autre époque. Nous avons posé au passé des questions de notre temps, qui sont différentes de celles qui préoccupaient ceux qui sont venus avant nous et de celles qui motivent ceux qui nous suivent. Prétendre que nous nous sommes présentés comme plus objectifs que d'autres, et que Groulx en particulier, est une pure fabrication.

L'analyse que Ronald Rudin fait de notre article est donc une vaste méprise qu'il importait de dénoncer. Elle trahit l'intention qui nous motivait dans le but de nourrir ses propres interprétations.